
La valeur d'usure

By amiel

Published: 05/22/2009 - 16:18

Illustration:



Chapeau: <p>

Désir d'oseille - pour une critique de l'argent

</p>

<p>

Dans cet interview extrait de la revue Mortibus (automne 2006), Emmanuel Loi revient sur l'ouvrage <i>L'argent et la mort</i>. Cet essai propose une réflexion sur l'argent que l'auteur poursuit dans <i>La valeur d'usure</i>.

</p>

Normal

0

21

false

false

false

FR

X-NONE

X-NONE

MicrosoftInternetExplorer4

/ Style Definitions */*

table.MsoNormalTable

{mso-style-name:"Tableau Normal";

mso-tstyle-rowband-size:0;

mso-tstyle-colband-size:0;

mso-style-noshow:yes;

mso-style-priority:99;

mso-style-qformat:yes;

mso-style-parent:"";

mso-padding-alt:0cm 5.4pt 0cm 5.4pt;

mso-para-margin:0cm;

mso-para-margin-bottom:.0001pt;

mso-pagination:widow-orphan;

font-size:11.0pt;

font-family:"Calibri","sans-serif";

mso-ascii-font-family:Calibri;
mso-ascii-theme-font:minor-latin;
mso-fareast-font-family:"Times New Roman";
mso-fareast-theme-font:minor-fareast;
mso-hansi-font-family:Calibri;
mso-hansi-theme-font:minor-latin;
mso-bidi-font-family:"Times New Roman";
mso-bidi-theme-font:minor-bidi;}

Votre

livre L'Argent et la Mort 1 est à contre-courant des discours qualifiés de « sociaux » qui se font les alliés de l'argent en lui demandant de résoudre tous les problèmes : le pouvoir d'achat, l'assurance-vie, les moyens supplémentaires pour l'école, la banlieue, etc., la sécurité des biens privés, la couverture des risques et des périls en tout genre. Pour vous, l'argent est le cœur même du problème, pas la solution, de la précarisation de la vie et de sa morbidité même. Quelles sont les étapes de votre réflexion qui vous font parvenir à ce constat ?

Nous ne pouvons accepter sans en savoir le prix ou la forfaiture une grille de lecture du monde __ une ontogenèse __ qui serait claire, suffisante et

cohérente. Nous voyons chaque jour en direct la cristallisation de nouvelles déperditions liée à des variables du désenchantement du monde, de nouveaux modes de saisie de l'objet parcellaire qui brouillent la préhension ordinaire. La domination n'est pas un vain mot, la domestication un slogan international sans effet.

Le parc d'attractions reste immense. La pensée ne sauve pas.

Dire l'innéité de la chose soulage.

Nous sommes effectivement passés d'un système de flux financiers à une gestion off shore des flux boursiers ; les masses monétaires sont placées déplacées de façon virtuelle sous l'égide d'un serpent de mer les plus fantasques : le serpent monétaire ; l'agiotage et la spéculation sont bien les concubines glacées qui graissent les flancs du Moloch. Le dévoiement de l'actionnariat est symbolique de cet état de disgrâce qui touche tous les établissements industrialo bancaires. Au départ, au XV^e siècle, le gagement entraînait une pseudo-solidarité des élites marchandes, des édiles et des corps savants (apothicaires, maître-chais, grainetiers), il a permis l'émergence des premières coopératives, des sociétés d'entraide et le début d'une certaine indépendance par rapport au pouvoir seigneurial. Mais trois siècles ont donné

de mauvaises habitudes, la redistribution de la manne passait par le même filtre, les mêmes familles. Prévarication sur la terre et les biens, confiscation et concentration des ressources, ont jeté les pauvres sur les routes et coupé le col à quelques marquis.

Trois siècles de nouveau plus tard, le gagement, la participation au bénéfice, a muté en une obligation de gain pour les « petits porteurs » qui misent comme au casino sur un parcours fléché, guidés par des conseillers bancaires ; cela doit rapporter peu ou prou mais constamment quelle que soit la configuration. L'action qui était une prise de participation s'est transformée en verrou, elle pénalise l'hésitation et abrase le marché par les fameux seuils de rentabilité, ennemis de la stagnation et de l'immobilisation des fonds.

Le fractionnement du capital par pulvérisation de ses avoirs et de des portants habilite des géométries variables permanentes, des calques de substitution. La commandite change, elle est optionnelle. Il n'y aurait pas de gain, que des mises. L'on voit les bénéfices d'image d'une telle manœuvre.

Pourquoi et comment le discours social promeut-il encore et toujours l'argent comme force libératrice ? Parce qu'il en dépend, en est le fruit et la caution

se présentant comme la plus probe. Contre le péril et l'adversité, qui peut garantir qu'il ne vous arrivera rien ? Le besoin d'universaliser la protection, d'anticiper le risque __ le fameux principe de précaution au pouvoir aliénateur exorbitant __, de le chiffrer, de le diminuer et de l'évacuer, dote l'aléa d'une charge symbolique lénifiante : il est inconcevable qu'il ne fasse pas beau en été (prime de risque de mauvais temps), qu'il y ait de la neige sur la route en hiver (la météo sphincter et balise des allergies à l'imprévu).

Le

moindre est quantifié, l'infime est qualifié ; ce qui survient se doit d'être attendu ; l'imprévisible devant être jugulé sinon châtié, toute anicroche dans le scénario précipite dans l'expectative. Un événement naturel qui était un danger de toujours (avalanche, tsunami, tremblement de terre) est devenue une catastrophe.

Comment

en est-on arrivé à caréner l'improbable sur l'impossible ? Ce qui a lieu, ce qui peut avoir lieu, occasionnellement de temps à autre : une chute de pierres, un glissement de terrain, une épidémie ravageante, est dorénavant entrepris comme une doléance majeure, l'arriération inexpiable d'un monde sans calcul (en dépit des logiciels de programmation des risques ménagers, industriels, climatiques, insurrectionnels, une part de risque fatal ou pas, bénin ou accaparant, reste en suspension sur la tête de chacun et ne peut être amenée à zéro).

Une société qui blanchit le risque a priori perpétue la mort en la séquençant, en l'acclimatant. Actuellement, et cela représente bien l'aveuglement des temps qui courent, la croissance du budget alloué à la gestion des risques et à la prévention triple tous les cinq ans au sein de la CEE. Une certaine cécité s'empare de la machine constitutionnelle : plus il y a de membres et plus la pieuvre est forte. L'anticipation et le calcul des échéances du principe de réalité coûtent énormément et vont bientôt dépasser le coût des dépenses occasionnées par ces dommages prévus et annoncés. Les explications rationnelles du « trou noir de la Sécu » restent vaudevillesques. La peur et la maladie, l'angoisse battue comme monnaie courante, le mal-être et le sentiment de perte sont des indicateurs insupportables pour toute gouvernance.

Il est extrêmement désobligeant de faire des bénéfices avec tous ces gens qui se plaignent. Les mécontents ne sont pas productifs, les souffrants causent toujours problème : les laissés pour compte du développement sauvage n'ont même plus de compte, ils ne peuvent même plus s'endetter et faire tourner la machine.

Ne

nous gaussons pas. L'usage de l'argent est si souvent malsain qu'extension est faite au fluide lui-même, l'argent n'est pas vicieux par essence ni

« impur » mais sa redistribution autogestionnaire ou par des collectifs n'atténue pas la vertigineuse escalade ou les contorsions scabreuses auxquelles nous consacrons la plupart de notre temps pour en acquérir et donc survivre.

Vous soulignez à plusieurs reprises le fait que nous sommes passés d'une protection de l'individu par la société à une protection de la société contre l'individu. Quel rôle l'argent, le capital, jouent-ils dans ce processus et comment comprendre dans ce contexte l'étape actuelle de saccage programmé des protections dites « sociales » par les politiques ultra-libérales ?

Pour le libéralisme, le maillage des protections, est une bonne garantie d'activité, de zone d'interface active. Des interlocuteurs vigoureux qui obturent le champ de manœuvre, qui empêchent ou diluent le bénéfice, sont paradoxalement bienvenus. Avec la globalisation qui tend à infléchir le prix du travail au niveau de la planète, les enjeux sont considérables. Les organismes de verrou (FMI, OMC) paraphent la déliquescence du tissu industriel et commercial des pays dits développés, les valeurs d'échelle du coût du salaire jouent en

défaveur des pays occidentaux ayant une histoire des luttes et une mémoire des revendications ouvrières, du cahier des charges de l'exploitation négociée.

L'accession au mieux-être pour tous basé sur un modèle d'uniformisation des idéaux oblige chacun au Sri Lanka, au Yemen, à booster sa propre capacité de labeur afin de quitter la féodalité. La déprolétarianisation massive de millions de travailleurs en Europe et aux USA pousse ces derniers au lumpen et les jette dans une précarité d'assistés, l'émergence d'un « cinquième monde » de gens devenus très pauvres et qui ne l'ont pas toujours été, va créer un phlegmon d'anxiété, une soif de revanche qu'aucune dissuasion assise ne pourra biaiser.

Le recours aux appareils, à la doctrine utilitariste, à l'entendement des conventions collectives, joue un rôle de double rempart pour les représentants des grands groupes et pour le reste des apparatchiks, des représentants du peuple homologués comme tels : dirigeants syndicalistes, meneurs paysans, etc ... Le contrôle des concessions va de pair avec la bonne marche de la machine. La disparition totale des « avantages sociaux » est une mauvaise chose pour le grand capital, les réduire et les maîtriser devrait suffire à la régularité du statu quo. Tout exploitateur sensé sait qu'il ne faut pas garrotter son chien pour qu'il mène le traîneau.

Le lest concédé à la laisse fait le maître durable.

Si

les politiques ultralibérales visent à dissoudre l'armature du droit du travail, c'est autant par souci d'intimidation que pour galvauder la lourdeur de l'histoire des luttes et ses gains transitoires ; ce qui a été arraché à un patronat paternaliste, à un micro-capitalisme de terroir ne peut fonctionner à l'heure d'un pot-pourri mondial où les donneurs d'ordres ne sont pas les bailleurs, où les interlocuteurs ne sont plus dénommés ni accessibles ni circonscrits, ce glissement de terrain sémantique joue des tours à toute logique oppositionnelle. Le travail qualifié voué à disparaître ou à voguer sous des cieux sans réglementation, la délocalisation massive des actifs et des outils, la valse des colliers de subvention, le Monopoly des trusts à l'échelle de la planète, le charivari qui solde l'existant sociétal, l'être-au-monde dans son unité sécable d'être en soi à équidistance des autres qui le constituent entité à part, ce tourniquet creuse l'écart entre des représentations plutôt figées quant à l'identification au travail et des formes d'asservissement extrêmement subtiles et englobantes qui postulent l'usure en tant que divinité définitive. L'usure, autre nom du crédit, de l'endettement qui lie l'esclave au trébuchet, le consommateur au débit, qui domicilie, inflige des pénalités de retard, conspue le rêve d'une vie meilleure voire autre, qui habitue chacun entravé et entrepris à l'intolérance envers autrui pour mieux enfouir la tolérance envers sa propre histoire, son conditionnement admis, cette insupportable perpétuation à vénérer ses entraves et affres.

La phénoménologie critique que vous faites de l'argent, notamment par le prisme du crédit, ouvre sur le vaste champ d'une psychologie de masse du « monétarisme ». Pouvez-vous en dépeindre les caractéristiques les plus saillantes en montrant ce qui se déroule au niveau de l'économie libidinale lorsqu'elle fusionne avec l'économie marchande ?

L'assujettissement aux objets a pris une telle ampleur que la course pour en acquérir un certain nombre occupe une place à part dans les loisirs : la galerie marchande est devenue un espace ambulateur où le chaland et badaud regarde, compare, achète sans nécessité. La fréquentation quasi permanente de l'espace marchand draine en profondeur l'appétence à déboursier, la sollicitation dans chaque alvéole, au cœur de chaque cache, d'une possible dépense, rend l'austérité majestueuse.

Pervers polymorphe qui a besoin de tout toucher, de diversifier une palette de branchements en tous genres, le client potentiel se voit allouer une fonction qui ne le régénère en rien : il n'est que ce qu'il a. L'encombrement par les objets complexifie à souhait la pseudo-disponibilité, le comble ne peut

survenir, le rassasiement reporté à plus tard et sans fond. Vu que le consumérisme est basé sur l'échelle de comparaison, que les signes condamnent toute liberté par rapport à l'emprise de la convoitise et suscitent l'atrophie du jugement propre, du refus de céder au réflexe compulsif d'acquisition, vu qu'il est recommandé d'avoir et montrer plus que son voisin et de prétendre toujours être plus seyant, il n'y a guère de raison que cela s'interrompe. La cessation de paiement est envisagée comme la perte d'étalon, une défection dangereuse qui ne doit pas avoir valeur d'exemple, le fiasco, la débâcle et en même temps une impossibilité technique.

Nous sommes arrivés au point de saturation où des organismes rachètent les dettes, des cellules d'enquêteurs qui vivent de la chasse aux agios, la dette de la dette qui facilite une excroissance bubonique qui finit par être plus grosse que le reliquat. L'endettement est la ligne d'abaissement la plus sûre en dépit de ce qu'en disent les sinistres curateurs de Harvard ou du MITT. Que tout le monde puisse prétendre à tout est évidemment le slogan incitatif le plus répandu. Ne rien se refuser peut apparaître comme l'image du luxe. Dans une société d'abondance, la pénurie se doit d'être gérée en tant que risque mineur, un vieux solde, une antique angoisse ; elle ne peut advenir __ la rupture de stock indiquant un succès, une façon de vendre par dumping __.

Faire disparaître l'idée potentielle de pénurie est criminogène à plusieurs égards. Etre comblé à peu de frais ou au contraire copieusement abusé sur le caractère exorbitant des frais d'endettement dédouane la responsabilité de l'acquéreur, la jauge de l'équation coût/valeur est faussée

En

moyenne, le produit acheté à crédit coûte 28% de plus que son prix de vente. La confusion entretenue entre le montant relativement modique de la mensualité de remboursement et le coût global de l'acquisition daube l'acheteur sur sa propre liberté dans l'élection de son choix de la marchandise, l'opportunité de l'achat et la définition de ses besoins réels. La jouissance du bien lui est accordée avant sa possession définitive. C'est le même principe des dealers qui distribuent la came pour « fixer » le client, la répétition de la demande. Une avance qui vous fait reculer. L'accès à la propriété et la ruine de la paysannerie en France ainsi qu'ailleurs en sont des exemples probants : au-delà de cette limite, votre survie est en jeu. Prenez plus gros, augmentez vos moyens de production, enrichissez-vous, endettez-vous. La politique carnassière du Crédit Agricole a mis à bas l'agriculture de type familial, la fixation de quotas européens a fini de démanteler les exploitations d'alternance classique ; il est dommageable et mystérieux que la 3ème banque mondiale en termes de chiffre d'affaires ait fini par racheter les 2/3 du territoire cultivable. Endetter quelqu'un est le meilleur moyen de l'asservir. Brecht et Shakespeare entre autres ont écrit à ce sujet.

Jean-François Lyotard dans son *Economie libidinale trop délaissée* évoque la ruse de l'entremise du phénomène du crédit dans l'intériorité de chacun :

« Le crédit dans son usage (re)productif repose sur cette analogie : le futur qu'il ouvre n'est pas différent du passé. L'un et l'autre sont en principe identiques, c'est pourquoi ils sont réversibles, et c'est pourquoi le créancier peut acheter du futur. »

La mainmise sur du temps déproprié, géré par autrui (des maisons achetées sur 15 ans, des véhicules sur 6 ans) conditionne un être de vivre dans le gel de l'instant ; morcellement et chosification clouent le sujet dans la répétition du terme qui échoit, date soi-disant indolore de la soustraction, du retrait sur compte autorisé.

La ponction opérée fixe le salarié dans une partition stabilisée de force ; cadenassé à la cheville, il n'a pas droit au chapitre, ne peut guère revendiquer ou exiger l'amélioration de sa condition sans risquer la cascade de déboires : saisie sur salaire, refus des chèques, découvert interdit, amendes et procès, menaces d'expulsion, Perrette à la rue ... Le fait de travailler pour rembourser, de jouir avant la montée du désir, ce

travestissement proxénète abîme le rêve, la féerie, le risque. Plaisir anticipé et galvaudé qui autorise les fausses croyances de reproduction et similarité des signes d'aisance, débauchage forcé de l'accessoire, le crédit dans son extension proliférante hallucine le réel : tout est possible, tout est à votre portée. Quand le réel, c'est justement l'impossible (ce qu'on ne peut pas se payer et pour lequel on casque symboliquement). Il y a inversion pyramidale de la jouissance.

Le fatras de

projections __ le taux d'endettement des ménages de tous les pays dits développés a dépassé la barre de la fiabilité : les crédits-revolvers ou le revolving va jusqu'à 2,5 fois la masse salariale d'un couple à revenu moyen __ qui noie le poisson et fait amalgamer réel, imaginaire et symbolique dans une sarabande grotesque et cruelle ne nous amuse plus. Le meilleur allié de l'aliénation a toujours été le divertissement et sa science. L'essor des industries de programme est assez éclairant à ce sujet. Jeux de cirque et Euromillions se donnent la main.

Dans

la doxa populaire, publicitaire et politique, l'argent est synonyme de liberté d'entreprendre et de choix d'action, de réalisation de fantasmes. Pour vous, il est le vecteur d'une domination totale à laquelle se greffent des servitudes volontaires et des grégarités. Est-ce l'émergence d'un totalitarisme de type nouveau qui, comme tout totalitarisme, commence par redéfinir ce qu'est la liberté ? Quelle idéologie de la liberté l'argent véhicule-t-il ?

Quelles sont les conséquences politiques (si tant est que le politique existe encore sous le règne de l'argent) ?

Interrogeant

le désir de possession, la recherche de liquidités demande une investigation dans les méandres de la jouissance et de la satisfaction. Plus l'espace est restreint entre la quête et la découverte de l'objet de plaisir, plus la distance se raccourcit entre l'insatisfaction et le comblement et davantage de contraintes cisèlent le corps dans une aporie maniaque où il convient de subvenir au manque avant même qu'il ne s'articule. L'appréhension du désarroi, l'absence de nudité possible __ de se présenter non couvert, non enseveli, non avili par des garants __ privent l'être d'une liberté essentielle : de dire sa nudité, d'exprimer sa solitude et son univocité et de convoler avec elles. Que plus personne ne souffre un retard, un refus, que l'éventualité d'un dol soit sécurisé d'office, que l'on nie à la latence son pouvoir de réserve, de non-effectuation, pas grand monde n'y trouve à redire. La prise en charge

quasi exclusive du manifeste prodigue à la longue une immobilisation profonde à ce qui ne l'est pas, non manifeste.

L'inféodation se

partage, est basée sur le partage. Tout doit se dire, se montrer et pouvoir se répéter. L'argent, étant un embrayeur aussi complexe et subtil que le langage lui-même, contribue à donner le change : la liberté se vend non harnachée, sans protocole, elle serait presque partout, il suffit de la vouloir et de l'appeler, qui la refuse n'en veut pas, qui ne la souhaite l'a déjà ... d'autres fadaïses plus rusées entretiennent la mythologie entrepreneuriale où le malheur se mérite certainement, le déshérité fait preuve de paresse ou de mauvaise volonté, etc ... Les référents multiples, l'art de la connectique, participe de ce dressage. Celui qui rompt et se démet du contrat va payer, sa déconsidération programmée.

L'obligation dans

les textes de loi de prendre une assurance sur tout montre à l'envi le manque d'assurance en soi, en son propre destin. La convertibilité du risque qui associe chacun à l'autre, l'autre à chacun en une conduite de refuge, une souscription individuelle qui approprie la réparation en une mesure indispensable, mène le bal d'une nouvelle thanaturgie.

Ceux

qui capitalisent la mort et la peur, dites-vous, sont ceux qui édifient la société nouvelle dans laquelle l'homme sain, assuré, protégé et illusionné par sa singularité pourra capitaliser sur son corps. Loin de « l'animal malade » hégélien, l'homme d'aujourd'hui est livré en proie à un « procès d'hominisation de l'homme » ? Quel est ce procès dont vous parlez ? Quels sont ses ressorts et ses conséquences sur le corps humain, sur la façon dont l'homme habite le monde vivant ?

Le corps est l'objet

de surinvestissements croisés qui définissent le cadre de vie de l'exploitation de fantasmes. Ces fantasmes ne sont pas prodigues mais récurrents. La santé publique est un terme aberrant, il n'y a de santé que privée (c'est avec l'argent public que l'on soigne les autres). La prise en compte de la douleur d'autrui peut exister, elle est factuelle et touche des zones d'opacité de la commisération et d'empathie qui, maintenant elles aussi, se décrètent sur ordonnance. Le souci des peines et des afflictions physiologiques et sentimentales, du désarroi psychique et communautaire, trouve sa pleine expression dans la cohorte de la plainte. Se plaindre fait croire que l'on participe et que sa place unitaire aurait une valeur pour tout dire extrinsèque, en dehors de sa propre émission de parole, de prétention à être.

La récrimination

personnelle, le dire individuel au sujet des manques et des carences éprouvées, sont chapeautés par des critères statistiques qui n'enregistrent la spécificité que comme cas d'école (en économie comme en politique de santé, il n'y a que le global qui compte) ; si l'on ne peut pas relier l'histoire à un sujet, la plainte à son origine, si l'on glorifie le mécompte, c'est pour un équilibrage de budget. Par profits et pertes, il faut entendre maintenant et pour longtemps que le pendant de l'expansion __ tel l'univers en expansion, le système marchand du même nom se veut sans limite __ recouvre un certain taux de perte. « Pas assez pour tous », le leitmotiv de la sélection pas du tout naturelle sévit sans noblesse ni aveuglement. Balise affolée ou pour le moins exposée de la pression du différentiel rendement/rejet, le corps est le lieu d'arrangements et d'aménagements qui invoque le dépassement de limites pour jouir, pour j'ouir. Le corps, la pauvre carcasse, tributaire des enchères et des spoliations en tous genres, courtisée, sollicitée, sanctifiée, scarifiée, poussée à outrance dans une échangeabilité maximale, reçoit et émet, répercute comme il peut l'artefact des pressions auquel le corps social soumet les corps.

D'où la montée

en flèche des disciplines de conditionnement du corps : des médecines douces (sophrologie, yoga) à l'engouement pour les randonnées et le body building, des soins de beauté, la croissance démesurée des frais consacrés à l'esthétique et aux cosmétiques qui forment le contre-jour en abîme du budget

incoercible de la déperdition, du mal-être exprimé physiquement quasiment
exsudé : dermatologie, rhumatologie, allergologie, leucémie, maladies
nerveuses exprimant l'insupportabilité du monde et des conditions de sa
pérennité. Dans la distribution des rôles, selon la nouvelle harmonisation
de l'esclavagisme qui fait miroiter aux ilotes modernes leur émancipation
prochaine, une hominisation galopante qui doit assurer à chacun place, identité
et capacité, l'endurance est la qualité requise : « fidéliser la
clientèle et appâter de nouveaux adhérents. »

L'usufruit

principal du capital rayonnant réside dans la rotation accélérée de l'ensemble
de la chaîne de production, créer et anticiper la demande, masquer l'offre,
resserrer la diffusion ; bien évidemment, le renouvellement de la gamme
doit diversifier les appels d'offre vu que la réparation ne peut plus avoir
lieu et que la vie successive d'un produit défraîchi trahit une économie
parallèle ou de second niveau. L'endurance du consommateur est le gage d'une
poursuite de l'exploitation, de l'activation du contrôle. Son avidité, son
insatisfaction, sa variabilité d'humeur, sont aussi sources de profit. L'étude
des études de marché accable l'intelligence tant l'idéologie qui sous-traite
cette verticalité en entonnoir applique des schémas pulsionnels de pure
réactivité.

Les désirs d'argent et les désirs

de protection écrivent une histoire où sujet, objet, racisme, génocide, domesticité et jouissance prennent des places inattendues. Quelle est cette histoire que vous semblez activer par l'expression : « rétrocession de la souveraineté de l'être pensant » ?

La récurrence de la

domesticité s'exprime selon plusieurs modalités : l'achat d'un lieu, la construction d'un idéal de représentation, d'un décor de vie aménagé, structuré, l'institution d'un langage commun en perpétuelle extension ou contamination de la communication à tout prix pour tous les prix (propagation et annexion de référents imagés, bois flottants de l'imaginaire télévisuel ou journalistique) ainsi que le réassortiment constant ou florilège de signes reconnus d'assimilation. Ces modules ou modèles changent avec un marge d'action courte : le citoyen est avant tout un usager, la consommation à grande échelle collectivise l'acquisition tout en singularisant l'acheteur.

Chacun est en

droit, pour subvenir à ses besoins, de se fourvoyer dans un espace de mise en condition à la fois insécure et très sécuritaire. Le calcul des besoins est sujet à caution. Comment évaluer les manques quand tout manque, comment

distinguer l'essentiel, comment domestiquer sa peur de manquer ? L'enivrement toxique de la dette, la capitulation de l'indépendance, la surcharge de contraintes jouent comme tout fardeau un rôle de capitonnage en assourdissant le fracas de la dite réalité ou les échos de cette musique assourdissante (le confinement idyllique jusqu'à macération d'une mythologie impérialiste de la santé obligatoire par exemple, du degré zéro du risque, du regret de la tentation non orchestrée). Les effets secondaires d'une économie à l'étouffée sont multiples : tout rêve rogné secrète sa part maudite, la moindre illusion se porte garante d'une hypnose acceptable, d'un bâillon changé fréquemment qui filtre les paroles de la supplique :

« encore ! ». C'est inévitablement sur la santé, sur la défaillance visible du corps que les tractations opèrent leur chantage. Le soma reste l'ultime courroie qui saute quand la pression se fait trop forte, quand les astreintes au libre-arbitre sont telles que l'idée même de pouvoir penser par soi-même et décider de son destin, de ses goûts, est entièrement défigurée, maquillée à outrance, arrangée pour le récital. La montée en charge des maladies psychosomatiques, la déferlante des maux articulés valent leur pesant de misère. La rétrocession, la vente à l'encan __ voire à la criée __ de l'espace souverain du jugement propre incarne la désolante capitulation du sujet qui vend et loue son autonomie, se laisse facturer un chiffrage du temps, reconnaît toutefois subir des dommages et amenuiser les torts en acceptant des compensations pitoyables, des leurres teigneux.

Cette

putréfaction de la laisse, ce purin de la liberté sous contrôle, peuvent certes se vivre comme engrais de la modernité. Notre thèse est la suivante : la sophistication des contraintes ajoute une pierre à l'édification du mur d'enceinte du pénitencier où nous croyons jouer dans la cour de notre plein gré, y résider pour des vacances, s'ébattre à volonté ; l'adéquation à un mode de vie où il n'est question en fin de compte __ le solde sur lequel on revient toujours __ que de juguler la mort, de la travestir, demande un oubli de soi plus comateux qu'orgastique. Nous nous y attelons chaque jour sans frénésie ni regret. Des pics de lucidité parfois secouent le joug honni. Certains déplacements de matières laissent ajourer des meurtrières par lesquelles nous n'osons pas tirer sur nos propres troupes. Nous n'osons non plus nous compter. Les mots, les idées, les outils, les temps eux-mêmes sont sources d'emprunt : nous devons de toutes façons nous acquitter de la redevance, dater leur origine, vérifier leur emploi, apprendre à les désunir et refuser fermement sans faire de crise d'être couverts par eux. Ainsi que le désert, les inégalités croissent. La barbarie se doit d'être en avance sur son temps, elle n'a pas d'autre mode de fonctionnement et de moyen de développement qu'aspirer à être et apparaître la plus moderne possible. Elle arraisonne et repeuple, diverge et associe, elle mute et dope de nouveaux investissements libidinaux qui anticipent déficits et creusets d'identité, grottes lacunaires et gouffres de civilisations avilies, en solde. Le marché est continu, il n'y a pas de répit, des anses précaires permettent de souffler un peu, de penser et écrire mais il va falloir nager à nouveau et guetter des rives improbables.

Entretien réalisé par courrier électronique en mars 2006 par Fabien Ollier.